

GEORGE SAND CHEZ MOI

par **GABRIELE-ALDO BERTOZZI**



Portrait de George Sand par Alexandre-Louis-Marie Charpentier, 1832.
Détail (Musée Carnavalet, Paris).

En mars 2005, la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de l'Université de Tunis m'a invité à participer au Colloque «Modernité de George Sand», pour célébrer le bicentenaire d'Amandine-Lucie-Aurore Dupin. La publication des actes était prévue.

Aujourd'hui, mai 2007, je me demande si je dois attendre le tricentenaire de Sand pour voir mon texte publié. Ma réponse est négative. Merci Plaisance.

«George Sand chez moi»: si je me permets cette familiarité qui hyperbolise la fonction phatique du titre, c'est que j'ai effectivement une maison en France, entre l'Ardèche et l'Auvergne, là où l'on peut suivre les traces intéressantes du passage de George Sand. J'ai, dans cette optique, réalisé un documentaire de cinq minutes que je pourrai projeter à la fin de mon intervention. [*Pour les lecteurs de cet article: voir la photo Mont Mézenc, par la suite*].

Mais venons-en au sujet du colloque qui est consacré à la "Modernité de George Sand". Je m'en réjouis pour elle! Mais qu'est-ce que l'on entend par 'modernité'? Peut-être 'actualité'?

Quand l'époque moderne commence-t-elle? Pour un historien, le problème ne se pose pas: elle commence avec la découverte de l'Amérique; mais pour un homme de lettres? J'ai personnellement du mal à considérer certains auteurs du XVII^e siècle comme des "modernes"! Et quelle différence existe-t-il entre 'moderne' et 'contemporain'? Est-ce qu'un contemporain est quelqu'un qui vit à notre époque? Certainement pas: Roland Barthes est un contemporain même pour ceux qui sont nés après 1980.

"Il faut être absolument moderne" écrivait Rimbaud, mais je crois que, même si cette affirmation exprimait une véritable poussée en avant, Rimbaud chargeait cet adjectif d'une grande ironie.

Il me faudrait parler pendant des heures pour illustrer ma thèse sur la naissance de la littérature moderne, ce qui est hors de question dans ce contexte, c'est pourquoi sans trop de préambules je vous dirai que, pour moi,

la publication du petit volume des *Poètes maudits* de Paul Verlaine constitue le document, l'acte de naissance de la littérature moderne.

Et c'est à cette œuvre que je ferai référence pour parler, entre guillemets, de la "modernité" de George Sand.

Dans l'édition de 1888, Paul Verlaine complète la petite et immense galerie de ses poètes maudits. Si l'on ne tenait compte que du langage à travers lequel elle s'exprime, cette œuvre devrait être considérée comme le fruit de l'enthousiasme. Mais le temps a démontré que le choix de Verlaine fut, par chance ou par mérite, l'une des opérations critiques les plus géniales. Parmi les six poètes inclus dans cette anthologie, une seule femme, Marceline Desbordes-Valmore. En conclusion des pages qu'il lui consacre, donc dans un discours privilégié et catégorique ("nous proclamons à haute et intelligible voix"), Verlaine nous indique également quelles ont été, selon lui, les "seules" femmes de génie et de talent. Étant donné qu'il se réfère à toutes les époques, son choix apparaît encore plus radical que celui des poètes maudits. Il s'agit en effet – à part Marceline Desbordes-Valmore – de George Sand, de Sapho et de Sainte Thérèse. Ajoutons que pour Verlaine, celles qui appartiennent à son siècle occupent la première place.



Vue du Mont Mézenc (à droite) et de la Commune de Borée en septembre 2004
(Photo Bertozzi)

Peut-on vraiment s'étonner d'un tel jugement? Non, si l'on connaît Verlaine et si l'on considère qu'il possède les signes mentaux de chacune d'entre elles. Il décèle des affinités électives très distantes entre elles qui, cependant, se réunissent en lui pour constituer un seul noyau. Il connaît bien, par exemple, la différence entre les deux protagonistes et précise que George Sand est

si différente, dure, non sans indulgences charmantes, de haut bon sens, de fière et pour ainsi dire de mâle allure.

Verlaine affirma que ce fut Rimbaud qui le poussa à lire *toutes* les œuvres de Marceline Desbordes-Valmore¹. Ils ont probablement discuté également ensemble de George Sand. Sergio Cigada considère un passage de *Lélia* comme l'une des sources du *Dormeur du val*².

Si la forte personnalité de George Sand dérouta Baudelaire, à tel point que celui-ci exprima un jugement de caserne voilé d'intellectualisme:

Que quelques hommes aient pu s'amouracher de cette latrine, c'est bien la preuve de l'abaissement des hommes de ce siècle³

Verlaine, qui malgré toutes ses faiblesses (et tout en n'étant pas un "féministe") n'avait aucun complexe vis-à-vis des femmes, l'appelle: "Grande Femme", "La grande Sand", "incomparable", "génie fait femme".

L'auteur des *Poètes maudits* réunit George Sand et Marceline Desbordes dans un jugement basé uniquement sur l'admiration, sur le génie et le talent qu'il reconnaît à ces deux femmes appartenant à son siècle. Dans ce sillage, cependant, on peut également trouver des données biographiques qui ont lié ces deux auteurs. Il faut, pour cela, arrêter notre attention sur l'amitié entre George Sand et l'actrice de théâtre Marie Dorval.

George Sand et Marie Dorval se rencontrent en 1832 et, à partir de cette date, malgré les commérages de toutes sortes, cette amitié ne connut aucune interruption. Paris se prêtait d'ailleurs particulièrement bien aux commérages et au battage. Dans la capitale, les deux femmes étaient connues comme *les inséparables*.

¹ Cf. G.-A. Bertozzi, "Introduzione" à P. Verlaine, *I Poeti Maledetti*, Rome, Newton Compton, 2003², pp. 15-16.

² *Una questione di fonti: George Sand, Leconte de Lisle, Arthur Rimbaud*, in *Litterature Moderne*, IX, 4 (juillet-août 1959), pp. 486-497.

³ Ch. Baudelaire, *Mon Cœur mis à nu*, in *Œuvres complètes*, Paris, NRF/Gallimard ("Bibliothèque de la Pléiade"), 1971, p. 1280.

Arsène Houssaye, qui connaissait très bien Marie Dorval – surtout durant son rapport avec Jules Sandeau – trace un tableau inquiétant de l'intimité des deux amies dans les *Confessions*. L'élan qu'il met dans la description hypothétique de leur rencontre souligne le goût et l'incitation qu'une telle image suscitait en lui. Pourquoi renoncer à une page de pur délire? En voici un bref extrait:

La brune dénouait les cheveux blonds. La blonde dénouait les cheveux noirs. Et ces cheveux s'enroulaient dans les baisers et les morsures. Jamais Sapho ne parla si bien au beau Phaon. Jamais Erinne ne répondit à Sapho d'une voix plus enveloppante... Toutes les deux, brûlées au feu romantique, étaient affolées d'imprévu et inassouvies d'amour... Les deux bacchantes se quittaient au point du jour, ivres encore dans la pâleur des rêves accomplis. Et la femme éloquente avait, ce jour-là, plus d'éloquence. Et la femme de théâtre avait, ce jour-là, plus de caresses dans la voix... Autour de ces deux femmes que l'Art avait jetées dans les bras l'une de l'autre, tout pâlisait [...].⁴

Par la suite, la publication de la correspondance entre les deux amies a entièrement remis en perspective leurs rapports réels.

Marie Dorval était également l'amie de Marceline Desbordes-Valmore. Lucien Descaves, en parlant des deux actrices (Marceline était actrice elle aussi) écrit:

Dorval! La destinée des deux femmes offrait quelques analogies curieuses. Dorval, enfant, avait fait partie de troupes ambulantes, avec son père et sa mère. Elle avait débuté à Lille et tenu, dans l'opéra-comique, l'emploi des dugazon, avant d'aborder le drame et d'y jouer les ingénuités ou les jeunes premières, notamment dans *la Pie voleuse*... Longtemps, elle n'avait possédé qu'une robe blanche, qu'elle lavait, repassait et garnissait elle-même de volants variés, pour donner l'illusion de changer de toilette. Que de souvenirs pouvaient être commun à Mme Dorval et à Mme Valmore!⁵

Il est très probable, comme l'envisage Georges Lubin, que ce fut justement Marie Dorval qui parla de Marceline Desbordes-Valmore à George Sand et qui l'incita à lui écrire. Nous sommes au début du mois de février 1835:

Une dame bien bonne et bien aimable, me parle de vous, Madame, et m'apprend que vous lisez mes livres avec bienveillance. Je veux vous en remercier et vous dire que

⁴ G. Sand - M. Dorval, *Correspondance inédite*, introduction et notes par S.A. Maurois, préface d'A. Maurois, Paris, NRF/Gallimard, 1953³, p. 28.

⁵ L. Descaves, *La Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, Paris, Éditions d'Art et de Littérature, 1910, pp. 51-52.

depuis bien longtemps j'admire et chéris vos belles et tendres poésies. Je serais bien fière et bien heureuse de vous envoyer mon adresse, envoyez-moi la vôtre et permettez-moi de vous embrasser.

La réponse ne se fait pas attendre et le 16 février Marceline Desbordes-Valmore lui écrit:

Je ne lis pas vos livres avec *Bienveillance*, Madame. Ce froid sentiment ne tombera jamais sur de pareilles Pages. Je les lis quand je me Dévoue à un grand orage de l'Âme, avec la fièvre, avec douleur, avec une pitié profonde et des cris intérieurs de Désespoir, selon que je découvre tout cela au fond du style pur et fort qui recouvre toutes ces Blessures. Après cela, vous Dire que je vous Aime me paraît bien inutile. Si j'avais pensé que je fusse quelque chose à vos yeux dans ce triste Monde, où nous souffrons chacune à notre manière, il y a longtemps que je vous aurais prévenue.

Au revoir, Madame. Soyez heureuse, si vous pouvez, je ne l'espère pas en le Souhaitant Beaucoup, sinon, comme j'espère à la fin être heureuse moi-même, où je serai encore,
Votre amie.

Marceline Valmore

La correspondance se termine ici et leurs rapports également, semble-t-il, bien que les occasions n'aient pas fait défaut. Georges Lubin, dans une étude publiée dans *Les Nouvelles Littéraires* du 25 juin 1959, se demande s'il y a eu abstention volontaire de la part de Marceline quand George Sand passa par Lyon durant l'automne 1836. Lubin ajoute, il est vrai, que

le foyer des Valmore était à cette époque – une fois de plus – frappé par le sort. Le 10 septembre, la pauvre mère annonce qu'elle vient d'être longuement et sérieusement malade et que sa fille l'a été cinq mois durant. L'eût-elle voulu qu'elle n'eût guère été en mesure de courir les salons littéraires où les Lyonnais venaient lorgner curieusement la célèbre romancière.

Sainte-Beuve, qui était ami de toutes deux, ne les approcha pas; leurs enfants respectifs, Ondine Valmore et Solange Dudevant, fréquentèrent pendant une certaine période la Pension Bascans, et Hippolyte Valmore et Maurice Dudevant l'atelier de Delacroix. Le 17 février 1847 Marceline écrivait à son mari:

Hippolyte était chez son ami Maurice... où il a vu pour la première fois sa mère, Mme Sand, qui lui a pris les mains avec une grâce et une aménité charmantes.

Mais cette fois-ci non plus, il n'y eut aucune suite. Georges Lubin écrit:

Ce qui est certain, c'est que les ouvrages et la personne de Lélia séduisaient et effrayaient à la fois la plaintive élégiaque. Dans une lettre à Frédéric Lapeyre de la même année 1835 (26 septembre) elle s'exprime ainsi sur son compte: "Non, je ne connais pas la personne de Madame Sand. J'aime avec effroi cette âme tourmentée qui brûle ses livres... Que n'a-t-elle pas souffert pour faire ainsi de l'encre avec ses larmes! J'ose bien rarement la lire, car elle ouvre de force tous les cœurs qui se renferment. Elle apprend à trop de femmes, peut-être, de quoi elles meurent, aux hommes aussi; mais c'est inutile: où est le médecin? Elle n'excite que le désespoir; parce qu'elle a été frappée jusqu'au fond de sa vie. J'adore sa puissance comme talent, mais j'ai peur de ses lumières.

Définir Marceline Desbordes-Valmore comme une "plaintive élégiaque" est tout à fait réductif et injuste⁶, mais la question n'est pas là. Marceline avait compris l'importance des idées révolutionnaires de Georges Sand: "Elle apprend à trop de femmes, peut-être, de quoi elles meurent, aux hommes aussi".

On peut envisager que l'influence d'une amie commune, Pauline Duchambge, empêcha aux deux femmes d'intensifier leurs rapports. Cette dernière, en effet, qui était la confidente de Marie Dorval, liée elle-même à George Sand, peut avoir fait à son amie intime⁷, Marceline, le récit de

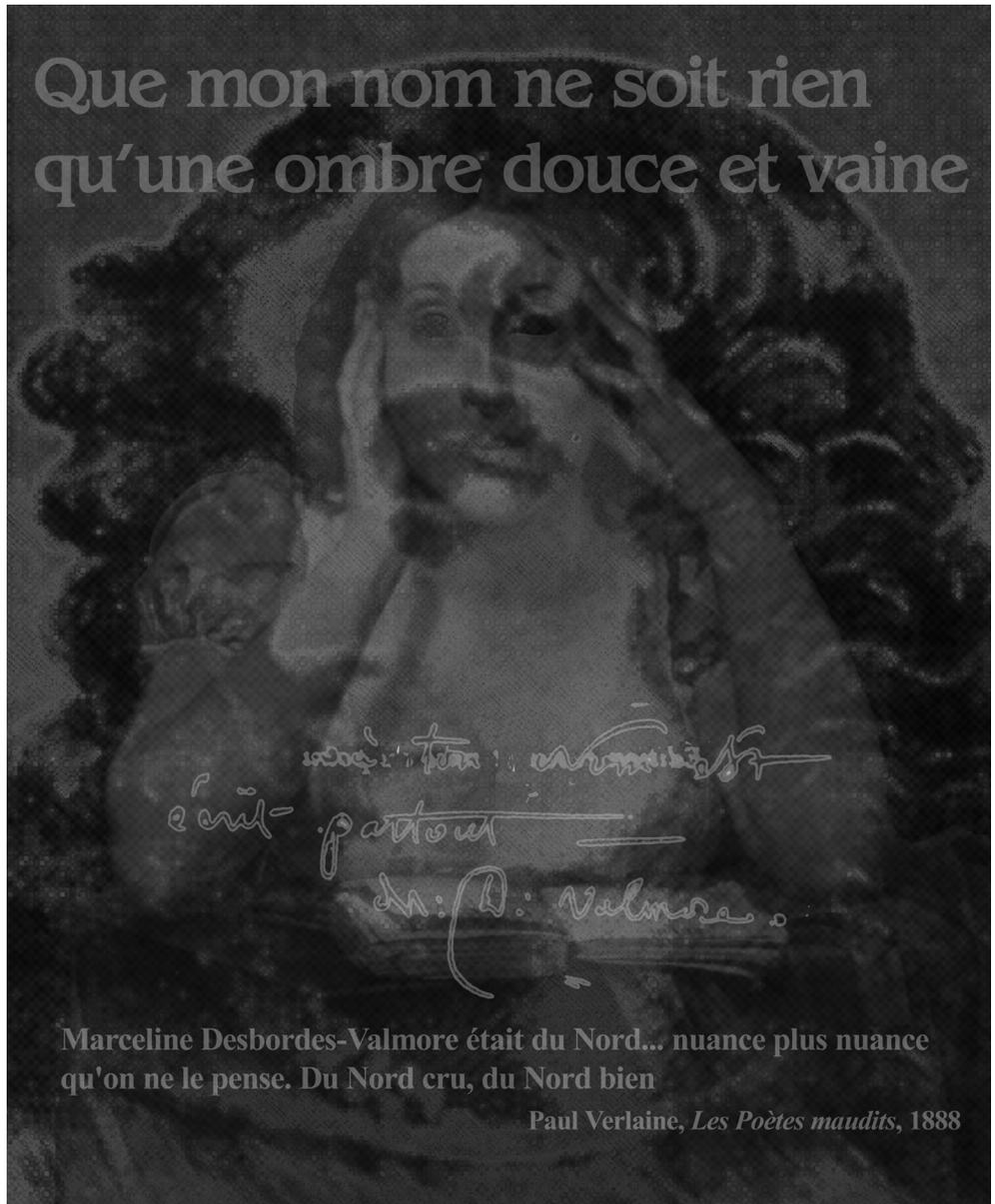
⁶ Son histoire démontre le contraire. Après les premières années éclatantes vécues dans la maison paternelle, Marceline Desbordes doit affronter brusquement la vie. Après la révolution, en effet, sa famille est tombée dans la misère et sa mère décide de partir pour la Guadeloupe afin de demander son aide à une cousine qui s'est installée là-bas et qui devait y avoir fait fortune. Mais elle n'a pas d'argent pour le voyage. C'est Marceline qui, poussée par sa mère sur la scène, procure cet argent. La date oscille entre 1797 et 1799, Marceline a entre onze et treize ans, mais la mère et la fille ne s'embarquent finalement qu'en 1801. Elles trouvent le nouveau monde en révolte, la cousine est veuve, elle a été chassée de chez elle et la fièvre jaune fait rage. La mère ne tient pas le coup et meurt. Restée seule, Marceline n'a qu'un désir, rentrer dans sa patrie pour se joindre à ce qu'il reste de sa famille. Elle s'embarque, malgré les tentatives de dissuasion du gouverneur convaincu que, sur le frustre cargo ne contenant que des hommes, la jeune fille trouverait la mort. Mais sa volonté l'emporte et la "plaintive élégiaque" réussit à tenir tête au capitaine qui voulait abuser d'elle et à gagner la confiance des marins qui, indignés, deviennent ses défenseurs. On raconte en effet qu'elle se fit attacher au grand mât pour contempler une tempête. C'est toujours elle qui, dès son retour, recommence tout de suite à réciter et à aider sa famille qui est tombée dans une misère incroyable. Marceline est toujours allée de l'avant toute seule, mais le besoin l'a obligée à faire des choix liés à la contingence qui n'étaient pas en mesure de la faire sortir de son état de nécessité. Son unique amour s'est imprégné d'une tache indélébile qu'elle a portée avec elle jusqu'à la fin de sa vie, et ce mari, pour lequel elle a toujours éprouvé de l'affection et qu'elle a toujours respecté, l'a sauvée il est vrai dans un moment d'accablement et de désespoir, mais a été par la suite pour elle un autre fils dont elle a dû s'occuper. Quatre de ses cinq enfants sont morts. Si les larmes et la douleur suintent de ses poèmes, c'est parce que pour elle, écrire était nécessaire pour se libérer de cette angoisse, mais il ne faut pas oublier les pages pleines de vie, de soleil, de joie, celles pleines de compassion pour la misère des autres, celles qui mettent en accusation l'injustice subie par le peuple. Si la compassion est imprégnée d'une participation affective, la violence de l'accusation est tellement profonde qu'elle fait d'elle une combattante.

⁷ Selon Descaves, l'amitié entre Duchambge et Desbordes-Valmore pourrait remonter aux années 1817-1820 et elle dura jusqu'à la mort de Marceline à qui l'on cacha la mort de son amie parce qu'elle était malade. "Elles étaient faites l'une pour l'autre. Une amitié tendre, nouée par la collaboration et fortifiée par les confidences du cœur, les unit jusqu'à la mort. La source de leur inspiration était la même [...] Car elle aussi avait souffert d'un infidèle et d'un ingrat" (L. Descaves, *Op. cit.*, pp. 126-127).

situations plutôt distantes du caractère de l'auteur des *Élégies*. Situations qu'elle a sans doute rapportées à sa façon!

Dans mes précédentes études, que je ne peux en aucun cas exposer ici pour ne pas alourdir le discours, je me suis rendu compte que Pauline Duchambge n'était pas une amie pour la belle, fascinante et surtout jeune Marie Dorval.

Deux femmes, George Sand et Marceline Desbordes-Valmore, si différentes, comme l'a dit Verlaine, par génération, culture et sensibilité; l'une rêve et invente l'aventure, l'autre l'a vécue sur sa peau, exorcisant de la sorte ce spleen caractéristique du siècle. Dans sa révolution, dans son instabilité, George Sand "n'excite que le désespoir", Marceline sait au contraire que la première révolution doit s'accomplir en nous, et que le monde et le mode de vie de George Sand étaient trop distants des siens pour pouvoir offrir un point de contact.



Gabriele-Aldo Bertozzi, *Marceline Desbordes Valmore*, 2001
tecnica mista su tela, cm. 126x155